

— Merci, je resterai, je suis mieux, beaucoup mieux, à présent.

De fait, les couleurs commençaient à revenir à ses joues, quoique Georges remarquât que sa main tremblait encore, et qu'elle touchât à peine aux viandes qu'on lui avait servies.

Le souper tirait vers sa fin.

Le repas était bon ; les viandes étaient tendres et bien cuites ; le vin était passable.

Schmitt se montrait grossièrement hospitalier ; l'Italien était cynique en voulant être amusant.

Georges commençait à se reprocher ses soupçons.

Soudain Schmitt frappa du poing sur la table.

— John ? cria-t-il.

Le domestique apparut.

— Apportez une bouteille de tokay. Il ne m'en reste que six, ajouta-t-il en se tournant vers Georges. mais c'est du vin comme vous n'en avez jamais, j'en suis sûr, goûte de pareil.

Georges voulut s'opposer à ce qu'on débouchât pour lui une bouteille d'un vin si précieux.

— Allons donc, dit Schmitt, nous boirons au vainqueur du loup.

La jeune fille tint constamment les yeux fixés sur son assiette. Elle mangeait lentement et en silence, comme si elle eût été sourde et muette.

Schmitt se leva, un peu étourdi par le vin qu'il avait déjà bu, et s'approcha du valet pour lui donner des ordres.

L'Italien se tourna légèrement sur son siège et suivit avec des yeux où brillait la coïtesse, les pas incertains de son ami.

A ce moment, prompte comme l'éclair, la jeune fille se pencha, et ses lèvres touchèrent presque l'oreille de Georges.

Ses yeux, son visage avaient une terrible éloquence, son immobilité avait disparu !

— Si vous tenez à votre vie, ne buvez pas du vin qu'ils vont vous offrir !

L'Italien ne s'était détourné qu'un moment, mais ce moment avait suffi. Lorsqu'il reporta ses regards sur Georges et la jeune fille, l'un avait la tête légèrement inclinée, et semblait examiner les chandeliers, l'autre, comme d'habitude, avait les yeux sur son assiette.

Schmitt avait repris son siège, lorsque le domestique John revint avec une bouteille. Il la posa devant son maître, qui la déboucha avec ostentation.

— Où sont les verres ? demanda ce dernier.

John en plaça trois sur la table.

— Cela ! cria Schmitt, en se levant avec une colère simulée. Crois-tu donc, imbecille, que nous allons boire un vin royal dans de pareils gobelets ?

Et, la bouteille à la main, il repoussa sa chaise, et alla ouvrir une sorte de buffet, d'où il tira trois grands verres de Venise magnifiquement taillés.

Le dos tourné à la table et à Georges, il emplit les verres, et les rapporta sur un petit plateau. Il les posa en ligne devant lui, sans cesser un moment de vanter la qualité du vin.

A cet instant, et juste comme il allait passer à Georges celui qui était le plus près de lui, la porte s'ouvrit, et l'un des hommes qu'ils avaient laissés en bas de la colline apparut sur le seuil.

Il portait la selle et le harnais du cheval de Georges.

Schmitt lui dit, d'un air de coïtesse, de mettre tout cela dans un coin, et le renvoya.

L'Italien se contenta de jeter un regard de côté, car son profil resta vers les trois verres.

Et cependant, quoiqu'il ne les eût pas perdus de vue, du moins Georges le croyait-il, la jeune fille, par un mouvement rapide, renversa l'ordre dans lequel ils étaient placés, mettant celui qui était près de Georges aux lieux et places de celui qui était devant l'Italien.

Pescara, pourtant, ne l'avait pas vu. Georges ne revenait pas de sa surprise.

Schmitt expliqua bientôt le mystère.

— Allons ! dit-il en poussant vers Georges le verre qui avait été substitué à celui qui lui avait été destiné, et en tendant l'autre à son ami, à la santé du vainqueur du loup ! honte à celui qui en laissera une goutte au fond de son verre.

La jeune fille prit la coupe, et la présenta à Georges avec un sourire plein de confiance.

— Buvez ! monkier, lui dit-elle.

Georges prit le verre sans crainte, et répliqua en le portant à ses lèvres :

— Je bois à votre santé, mademoiselle ; pussiez-vous être aussi heureuse que, j'en suis sûr, vous êtes bonne.

Il replaça le verre vide sur la table, et vit que les deux autres avaient également vidé chacun le leur.

— Bravo ! cria Schmitt, dont la langue semblait se délier de plus en plus. Voilà ce qui s'appelle rendre justice à mon vin. Son effet est magique ; regardez Matteo ! Il s'arrêta brusquement et se reprenant, continua : — Je voulais dire Andréa, mon bon ami Andréa, regardez-le, son œil commence déjà à briller comme un diamant.

Son œil ! le cœur de Georges battit violemment. Il se rappela l'avertissement qui lui avait été donné : — Il y a du danger partout où est Matteo le Borgne.

Était-ce donc là l'homme auquel ces paroles faisaient allusion ? Pas un regard, pas un geste ne trahit le soupçon que notre héros venait de concevoir ; il vit le péril auquel il était exposé, et résolut de l'affronter hardiment et avec calme.

— Je n'avais pas remarqué que le signor Pescara avait perdu un œil dit-il, en regardant l'Italien en face.

— C'est assez facile à voir, répliqua Pescara, en haussant les épaules. Un accident qui m'est arrivé à Naples m'a privé de l'œil gauche.

Le changement des verres se trouva ainsi expliqué, et Georges comprit comment la jeune fille n'avait pas été observée.

— Qu'est-ce que vous pensez de mon vin, monsieur ? demanda Schmitt.

Georges se donna l'air d'un connaisseur qui s'appretait à donner son opinion.

Il pinça les lèvres, fit claquer sa langue contre son palais, et dit :

Faut-il parler franchement ?

— Certainement.

— Eh bien, il y a un goût, je ne sais trop comment appeler cela, dans votre vin, qui, malgré son mérite incontestable, ne me plaît pas.

— Vous m'étonnez ! pouvez-vous me décrire le goût ?

— Une espèce d'amertume, une sorte d'arrière-goût qui s'attache au palais, et que la délicieuse saveur du vin, quand il touche les lèvres, rend encore plus sensible.

— C'est le goût du laudanum, se dit le digne M. Schmitt, mais il rit de bon cœur, et ajouta en se tournant du côté de son ami l'Italien : — Je crains que monsieur ne connaisse pas bien le tokay ; avez-vous découvert rien de pareil au fond de votre verre, Andréa ?

L'Italien répondit lourdement, pour quelqu'un qui tout à l'heure s'était montré si plein de vivacité, que le vin était bon, et qu'il ne lui trouvait pas de défaut.

A ce moment, la jeune fille laissa tomber son mouchoir.

Pendant que Georges se baissait pour le relever, elle aussi se pencha, et lui murmura à l'oreille :

— Feignez d'avoir envie de dormir ; retirez-vous dans votre chambre.

Notre héros ne dit rien ; mais on lui rendant son mouchoir, il lui serra légèrement la main.

La figure de la jeune fille s'éclaircit, le Français était sur ses gardes, sa parole avait été comprise.

Georges, décidé à arriver sans retard à une conclusion, agit immédiatement selon les indications qui venaient de lui être données. Simulant une lourdeur qu'il essayait vainement de combattre, après avoir répondu vaguement à une ou deux questions qui lui étaient adressées par Schmitt, il se leva en chancelant, bailla longuement, et demanda à son hôte la permission de se retirer.

— J'ai fait une journée fatigante, dit-il, et la nuit, si je ne me trompe, est déjà bien avancée. J'ai la tête lourde, et mes yeux se ferment malgré moi. Avec votre autorisation, je vais aller dormir une heure ou deux, d'autant qu'il faut que je parte de bonne heure demain.

Schmitt, loin de faire aucune objection, se leva promptement.

L'Italien, toutefois, resta assis : les faux symptômes dont Georges se plaignait devenaient des réalités pour lui. — A continuer.